

Témoignage d'un enfant réfugié au Tréport pendant la guerre 1914/1918

La recherche en archives permet parfois de découvrir quelques « pépites ». Le devoir scolaire de Charles Lescut, élève de 4e B au collège de Maubeuge, mais réfugié au Tréport pendant la guerre 1914/1918 constitue l'un des rares témoignages écrits sur cette période.

Quelles sont les troupes alliées qui ont occupé votre ville ou votre village pendant la guerre ?

La petite ville du Tréport était très bien située pour recevoir des soldats au repos, c'était un port non loin de la ligne de feu et, dès 1914 les soldats Anglais vinrent construire des baraquements pour établir un hôpital. Cet hôpital était sur une petite colline le Mont Huon et plusieurs milliers de blessés vinrent bientôt s'y faire soigner. En 1916, c'est le 20e Corps Français qui vint prendre un repos bien gagné pendant les grandes vacances. Les soldats cantonnèrent dans les villages et seule, une compagnie de 156e (Régiment d'Infanterie) logea à l'école. Ensuite vinrent les Américains, les Ecossais, les Hindous, mais ceux-ci ne faisaient que camper.

S'est-on battu dans votre région ? A quelle date ?

On ne s'est battu, mais il y a eu quelques alertes : en 1914 au mois de septembre,

ce qui fit sauver une partie de la population, il y en a eu plusieurs en 1918 au moment de l'avance Allemande, ses tirs et ses gothas, mais aucune bataille n'a été livrée.

Voyez-vous quelques particularités à noter touchant l'attitude des soldats alliés à l'égard des enfants ; des enfants à l'égard des troupes ?

Les soldats Anglais aimaient beaucoup les enfants, aussi ceux-ci étaient leurs amis. Ils partageaient souvent leurs desserts avec eux, donnaient de l'argent, distribuaient des souvenirs. C'était toujours souvenirs (sic). Pour un petit bienfait l'Anglais donnait toujours beaucoup.

Un jour il pleuvait. Des convalescents Anglais passent et se mettent à l'abri sous le portail de notre maison. Je dis à deux d'entre eux de rentrer. Pendant l'orage ils nous ont expliqué qu'ils retournaient au front une seconde fois. Puis ils sont partis et je ne croyais jamais

les revoir quand un beau jour – six ou sept mois après peut-être – je vis deux soldats tenant un joli ballon dans leurs bras. Ils se dirigèrent vers la maison et expliquèrent par des gestes qu'ils avaient été bien accueillis par nous et qu'ils laissaient le ballon pour « la petite garçonne ». Aussi ce n'était pas rare de voir les élèves de l'école guêtrés à l'Anglaise et coiffés de même.

Puis en 1916 quand vinrent les poilus du 20e Corps, ce fut du délire. Heureusement que nous étions en vacances car nos devoirs et nos leçons auraient soufferts ! Partout l'on pouvait voir des enfants suivre les soldats portant leurs fusils et leurs sacs et imitant leur marche : c'étaient les premiers que nous voyons ; aussi furent-ils acclamés par tout le monde.

Les soldats Français étaient bienveillants et généreux (mais moins que les Anglais car ils étaient plus pauvres) envers les enfants qui, à tous les moments leur demandaient des histoires de bataille.



Aussi je connais deux élèves de l'école du Tréport qui voulurent les imiter ou du moins pénétrer dans la zone du front : ils s'armèrent de couteaux, de cisailles, un des deux devait se charger du réchaud à pétrole et des aliments ; après avoir fait leurs préparatifs, ils partirent, mais leurs parents les retrouvèrent dans la Somme à une dizaine de kilomètres de chez eux.

Le séjour des troupes alliées a-t-il influé en quelque sorte sur le parler local, quelques mots étrangers (Anglais, Hindous) plus ou moins

déformés y ont-ils pénétré et paraissent-ils devoir persister ? Donner la liste de ces mots et leur sens.

Le mot Anglais qui paraît devoir persister au Tréport est le mot yes, adopté même par les vieux et les vieilles et aussi celui de bouton (bouton) tant de fois répété par les enfants pour obtenir un souvenir d'un soldat Anglais.

A part cela il est resté beaucoup de mots Français adoptés par les poilus et la population : rabiot, cabot (caporal), la flotte (pour l'eau), totos (poux), jus, le cafard, etc.

Conclusion : en un mot l'arrivée des troupes donnait de l'animation et du réconfort dans une ville ou un village.

Source : bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre. Jean-Luc Dron. Document fourni par Bruno Garraud.

Le soldat de l'oubli "réhabilité"

Bruno Garraud, médecin généraliste et passionné d'histoire locale a enquêté durant quatre ans sur le destin du soldat André Lecroq fusillé pour l'exemple le 18 mai 1915. Une plaque du souvenir sera dévoilée le 11 novembre.

Médecin généraliste au Tréport, passionné et fêru d'histoire locale, Bruno Garraud dévoilera le 11 novembre à Blangy une plaque à la mémoire d'André Lecroq soldat fusillé pour l'exemple le 18 mai 1915. Cette réhabilitation, quatre vingt dix ans après l'épisode tragique qui a conduit André Lecroq devant le peloton d'exécution, a été rendue possible grâce à l'opiniâtreté de Bruno Garraud qui a enquêté durant quatre ans sur les circonstances de la mort de ce soldat, ouvrier verrier, dont le nom ne figure sur aucun monument et qui n'a jamais eu de sépulture.

Les 10 et 11 mai 1915 André Lecroq et ses camarades recroquevillés dans une tranchée subissent un pilonnage intense durant 36 heures. André Lecroq perd la tête, abandonne son poste et s'enfuit hagard vers les lignes arrières. « Il s'agit d'un traumatisme psychisme de guerre qui se traduit par un comportement incontrôlable. Cela peut durer deux heures, plusieurs jours ou toujours. Les Anglais reconnaissent à l'époque cette pathologie qu'il nomme le shell shock syndrom mais pas les Français » précise le médecin Bruno Garraud.

Arrêté, André Lecroq est traduit en conseil de guerre le 18 mai. Reconnu coupable d'abandon de poste face à l'ennemi il est fusillé le jour même.

En 2001, Odette Cléré ancienne maire de Blangy au cours d'une rencontre informelle évoque un soldat qui a été fusillé dans des circonstances particulières. De mémoire elle parle d'un



Bruno GARRAUD, passionné d'histoire locale a enquêté durant quatre ans sur le destin tragique d'un soldat.

dénommé Ducroq. Bruno Garraud, par acquis de conscience consulte le livre de Nicolas Offenstadt « Les fusillés de la grande guerre » et trouve effectivement, non pas Ducroq, mais Lecroq du 39ème RI de Rouen. L'enquête commence. L'acte de décès ne stipule pas la mention « mort pour la France ». Bruno Garraud en est persuadé, c'est lui, c'est André Lecroq fusillé pour l'exemple. Il écrit à Nicolas Offenstadt. Ce dernier a eu accès aux archives du procès, le doute n'est plus possible, les pièces du puzzle se mettent en place.

Mais comment reconstituer dans le moindre détail ce qui s'est réellement passé ? Nouveau courrier, cette fois-ci, en direction de Daniel Destemberg, le président du souvenir Français du département de l'Allier. Bruno Garraud accumule les documents notamment le

livret militaire. Le 18 mai 2003, date anniversaire de la mort d'André Lecroq, un article est publié dans le Courrier Picard. Reste à convaincre le conseil municipal de Blangy de faire figurer sur le monument aux morts le nom d'André Lecroq. C'est aujourd'hui chose acquise. En 1921, une demande de réhabilitation avait été engagée à l'initiative de la ligue des droits de l'homme mais elle fut rejetée par la cour d'appel de Caen. André Lecroq demeure donc toujours à ce jour condamné pour les mêmes raisons.

Point d'orgue à cette histoire, un débat sur le thème des fusillés de la guerre se tiendra à Blangy le 21 mai 2006 avec Nicolas Offenstadt, maître de conférence à la Sorbonne.